

Ciné-Bulles

Entretien avec Marion Hänsel

Volume 3, numéro 6, mai-juin 1983

URI : id.erudit.org/iderudit/34834ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1983). Entretien avec Marion Hänsel. *Ciné-Bulles*, 3(6), 5-6.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'amour du chat pour l'oiseau

LA FEMME-ENFANT

FRANÇAIS. 1980, 100 MIN. COUL. DRAME PSYCHOLOGIQUE ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR RAPHAËLE BILLETDOUX.

PHOTOGRAPHIE: ALAIN DEROBE

MUSIQUE: VLADIMIR COSMA

MONTAGE: GENEVIÈVE WINDING

INTERPRÉTATION: PÉNÉLOPE PALMER, KLAUS KINSKI, MICHEL ROBIN, HÉLÈNE SURGÈRE.

DISTRIBUTEUR: PRIMA.

Depuis quelques années, le septième art succombe de plus en plus régulièrement aux charmes de moins en moins innocents des adolescentes. Les fantasmes scandinaves de David Hamilton — le roi du flou esthétique — ont, semble-t-il, trouvé preneurs. Tandis que Roman Polanski proposait à son public *Tess* et l'inoubliable visage de Nastassia Kinski, de ce côté-ci de l'Atlantique, Louis Malle révélait Brooke Shields dans *Pretty Baby*, Martin Scorsese donnait un rôle de jeune prostituée à Jodie Foster dans *Taxi Driver* et Woody Allen s'inventait une amante de plusieurs années sa cadette, Mariel Hemingway dans *Manhattan*. Et que dire de Bertrand Blier qui évoquait les relations troubles d'une fillette et d'un adulte dans *Beau-père* ou même de Jean-Claude Lauzon dont le *Piwî* transformait Charlotte Laurier en objet de désir. Les exemples ne manquent pas.

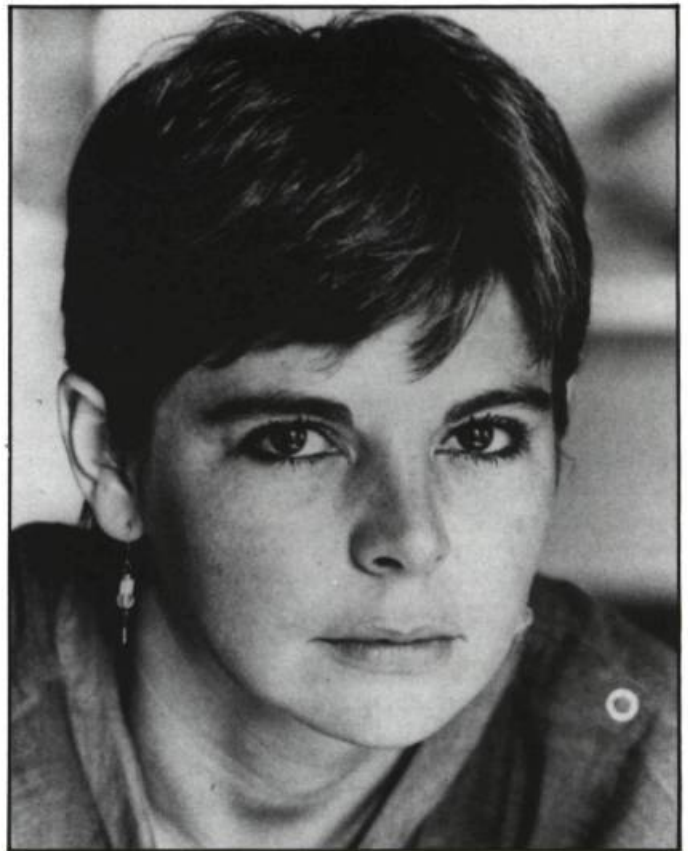
La femme-enfant s'inscrit tout à fait dans cette veine, sauf que, cette fois-ci, le réalisateur est une réalisatrice. Sorti à Cannes en 1980, présenté à Radio-Québec, à la télévision payante et en salles au Québec, le premier film de Raphaële Billetdoux, romancière, n'a rien toutefois de "bassement commercial". Il mise avec justesse sur l'ambiguïté pour illustrer l'étrange et coupable lien qui unit une fillette de quatorze ans et un quadragénaire. Elizabeth et Marcel.

Négligé par des parents inattentifs, petits, besogneux, Elizabeth va rejoindre secrètement Marcel, le jardinier muet du château, chaque matin avant d'aller en classe. Cela dure depuis trois ans. Grisés par le plaisir quotidien des retrouvailles, rassurés par le côté un peu cérémonieux dont s'habillent leurs rencontres, émerveillés par des jeux qu'ils reprennent inlassablement, ils trouvent refuge dans la présence de l'autre. Il lui prépare des bains parfumés, elle l'étourdit d'une volée de jupons provocants. Et du coup ils ne sont plus seuls. Jusqu'au jour où Elizabeth parvient à s'affranchir de l'état familial. Elle tourne le dos au passé et abandonne Marcel, défait, à sa solitude. Autant dire qu'elle le pousse au suicide...

L'interprétation surprend agréablement. La jeune Pénélope Palmer, d'un naturel étonnant face à la caméra, impose rapidement son personnage tandis que Klaus Kinski habite avec plus de retenue qu'à l'habitude le corps de ce jardinier dont la vulnérabilité lui sied à ravir.

En fait, *La femme-enfant* évoque avec sensibilité cette fascination qu'entretiennent, complices et victimes, l'oiseau et le chat, fascination impénétrable qui ne peut que mener à une fin tragique. L'envol de l'un entraîne la mort de l'autre. Il s'en sera trouvé au moins un pour connaître la liberté. Tant pis pour le chat.

La femme-enfant refait surface au Québec cette année mais, en cinéma, il ne faut s'étonner de rien. Les cinémas commerciaux ne reprennent-ils pas *Le dernier tango*, *La guerre des boutons*, *La grande bouffe*, *L'empire des sens* et *Les valseuses*? M.C.



Marion Hänsel

Entretien avec Marion Hänsel

"Plus on me refusait, plus je savais que je devais faire ce film"

Au premier coup d'oeil, on se dit qu'elle a une tête de comédienne. Une tête à crever l'écran. Elle n'en est pas moins réalisatrice. Et productrice. La trentaine énergique, prête à relever tous les défis qu'elle se lance, Marion Hänsel apporte dans ses bagages son premier film, *Le lit*. D'autres suivront, le talent l'exige.

Formée notamment par l'Actor Studio de New York et au Cirque Fratellini de Paris (elle est funambule...), cette comédienne a décidé, il y a quelques années, de combattre le sous-emploi en faisant du cinéma. Pourquoi pas? L'écriture ne l'avait jamais intéressée, elle n'en signe pas moins le scénario d'un court métrage. L'expérience s'avère une réussite. Elle revient à la charge, cette fois avec un projet de long métrage. Peu intéressée à tourner son autobiographie, elle acquiert les droits d'un roman de Dominique Rolin, paru en 1960, reçoit un soutien de l'état belge et, après de nombreuses démarches infructueuses, obtient la participation financière de la Suisse. Tant pis si le budget est modeste.

Sorti à Montréal en avril et très apprécié par la critique, *Le lit* devrait être suivi par un second long métrage. La cinéaste songe à l'adaptation d'un roman sud-africain: l'histoire d'une vierge de quarante ans qui ne veut surtout pas demeurer infertile. Une fois de plus, elle n'opte pas pour la facilité. D'ailleurs elle ne cache pas son désir de voir se concrétiser ce vieux rêve d'une coproduction belgo-québécoise...

Ciné-Bulles: Le cinéma québécois traverse présentement une période difficile. On tourne peu de films et l'aide de l'État est de plus en plus indispensable. Quelle est la situation en Belgique?

Marion Hänsel: En Belgique, c'est pareil. Sans subvention, c'est pratiquement impossible de faire un film. On est obligé d'avoir l'aide de l'État. Mais je crois qu'on est favorisé par rapport, par exemple, à la France. En France, je suis sûre que je n'aurais jamais fait un premier film. Faire un premier film en Belgique, c'est plus facile. Ça veut pas dire qu'il sortira un jour. Ça veut pas dire qu'on le vendra. Ça veut pas dire qu'il sera réussi. Mais le faire, je pense, c'est plus facile. Il n'y a pas une très grande concurrence et ils ont besoin de nouveaux talents. Pour le second, c'est plus dur.

Ciné-Bulles: Il se fait environ combien de films par année en Belgique?

Marion Hänsel: Entre huit et dix longs métrages, si je prends les deux communautés, francophone et flamande. Ça se divise à parts égales.

Ciné-Bulles: Comment se comportent les cinéastes belges par rapport aux marchés étrangers?

Marion Hänsel: Les gens n'ont absolument pas une politique de vente à l'étranger. Donc, ils font un film et se disent: "Bon, je recevrai quatorze millions belges pour mon suivant. Pourquoi j'irais me fatiguer à essayer de vendre à l'étranger ou à essayer de faire des coproductions." Et là, pour moi, c'est très grave. Je pense que, même pour un premier film, il faut se battre à mort pour ouvrir les frontières et pour, après deux ou trois films, ne plus avoir besoin de subsides. Il faut essayer de trouver du financement privé, des coproductions, essayer de vivre par soi-même. Mais ça, on ne peut pas dire que c'est la pensée générale. A part Delvaux, Kumel et Chantal Akerman qui ont un public à l'étranger.

Ciné-Bulles: Chantal Akerman a un public à l'étranger d'accord, mais elle est surtout connue hors des circuits commerciaux. Est-ce ton objectif?

Marion Hänsel: Moi, je vise des films difficiles de thème ou de sujet mais facile de compréhension et d'abord. J'ai envie de toucher la masse avec des choses dures et graves, difficiles. Je pense que pendant des années, je ferai des choses très sérieuses. Peut-être qu'après je passerai à autre chose...

Ciné-Bulles: Les films belges traversent-ils aisément la frontière française?

Marion Hänsel: Non. Il y a à Paris un a priori très très négatif par rapport au cinéma belge. Ils ont sorti quelques films en France et ils n'ont pas fait de recettes. Et je ne parle pas des metteurs en scène flamands qui ont une meilleure démarche, qui sont meilleurs scénaristes, qui prennent des sujets moins intellectuels. Alors eux n'ont aucune chance...

Ciné-Bulles: Et ton film?

Marion Hänsel: Il va sortir en France en juin-juillet. Dans un gros réseau. J'ai dû me battre huit mois pour trouver une boîte qui va le sortir dans cinq ou six salles.

Ciné-Bulles: Tu as mis du temps à faire *Le lit* à partir du moment où tu as obtenu les droits du roman de Dominique Rolin?

Marion Hänsel: Ça m'a pris trois ans et demi. Pas à cause du scénario. A cause du sujet, la mort. Les gens ne voulaient pas investir dans cette histoire-là. Je savais que je m'attaquais à un morceau qui n'était pas évident mais je ne pensais tout de même pas qu'il y aurait un rejet total. Plus on me refusait, plus je savais qu'il fallait

faire ce film.

Ciné-Bulles: Si je te demandais de résumer l'histoire de ton film, ça donnerait quoi?

Marion Hänsel: Je crois que c'est vraiment une passion, l'histoire d'un couple exemplaire comme on en voit peu. L'histoire d'un couple de 50 ans, ce qui est rarement traité au cinéma. C'est l'histoire d'une passion et de la survie de cette passion par la mémoire. Je pense que la mort est supportable si on ne peut la sublimer par le souvenir — sans pour autant devenir gâteux et garder les vêtements de son homme. Simplement avoir la force de cet amour pour le porter vers un autre amour. Eva est une femme saine, psychologiquement, sensuellement, charnellement. C'est une femme bien dans sa peau. Parce qu'elle a vécu cet amour extraordinaire, elle sera bien dans sa peau après.

Entre l'amour et la mort, le lit

LE LIT

BELGE. 1982. 80 MIN. COUL. DRAME PSYCHOLOGIQUE ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR MARION HÄNSEL, D'APRÈS LE ROMAN DE DOMINIQUE ROLIN.

PHOTOGRAPHIE: WALTER VAN DEN ENDE

MUSIQUE: SERGE KOCHYNE

MONTAGE: SUSANA ROSSBERG

INTERPRÉTATION: NATHASHA PARRY, HEINZ BENNETT, FRANCINE BLISTIN, JOHAN LEYSEN, PATRICK MASSIEU

DISTRIBUTEUR: J.A. LAPOINTE (16 mm)

La mort, si elle a inspiré plus d'un réalisateur, demeure un sujet tabou. Plutôt que de l'aborder franchement, on en fait trop souvent un spectacle pathétique et larmoyant. Le modèle incontesté de ce genre douteux demeure, sans nul doute, le très célèbre *Love Story* tiré du best-seller d'Erich Ségal.

Peu encline à se laisser impressionner par un sujet rebutant, la jeune cinéaste belge Marion Hänsel s'est attaquée, dès son premier long métrage, *Le lit*, à un gros morceau. Le résultat, s'il impressionne, n'est ni dans la lignée des grands mélos américains semblables à *La maison du lac* de Marc Rydell, ni apparenté au portrait impietoyable d'un mourant que donnent Wim Wenders et Nicholas Ray dans *Nick's Movie*, ni même inspiré du culte maladif du défunt comme *La chambre verte* de François Truffaut.

Mario Hänsel a plutôt choisi de privilégier le regard de celle qui reste, l'émotion de la femme aimante qui assiste, impuissante, à l'agonie de son mari. Il en résulte un film d'une grande sensibilité, témoin de la mort d'un homme, complice du besoin de survivre d'une femme.

Eva et Martin forment un couple heureux. Ils vivent à l'écart de la société, dans une péniche-atelier endormie sur l'Escaut, quelque part en Belgique. La maladie s'interpose entre eux et frappe Martin qui doit renoncer à son métier de sculpteur. Le voilà confiné à son lit, privé de toute autonomie. Eva veille à ses côtés. Pour résister à la dépression, elle se raccroche tant bien que mal à ses souvenirs, à son bonheur, à la vie. Soutenue par la première compagne de Martin, elle attend la mort, en vient même à l'espérer, tandis que se répercute dans la péniche le râle obsédant et intolérable du moribond.

Cette histoire d'un mari agonisant et de sa femme hantée par le souvenir n'est pas sans rappeler, tout au moins par sa trame, *Kamouraska* d'Ange Hébert, porté